

LES ANIMAUX DU CHRIST: LE BOEUF ET L'ANE DANS LA NATIVITE DU XVII^e SIECLE A NOS JOURS

Depuis quelques années, l'historiographie s'est enrichie d'un nouveau domaine d'investigation : celui des relations de l'Homme_ avec son milieu naturel et plus particulièrement avec l'Animal. Sur ce point, les études se multiplient, actuellement suivant plusieurs axes de recherches : histoires des espèces animales (introduction, mutation), des relations concrètes entre l'Homme et l'Animal (chasse, élevage, alimentation ...), de sa place dans l'art et la littérature, du regard de l'Homme sur l'Animal!

C'est dans ce dernier axe de recherche que s'inscrit la contribution présente. Cette histoire est complexe. La vision du scientifique n'est pas celle du paysan, ni du théologien. D'autre part, ce regard a évolué, prouvant, par là, que la relation avec l'Animal n'est pas une donnée stable, bien au contraire. Car, elle s'inscrit dans une perspective plus large, qui est celle d'une exploration, d'une prise en compte, millénaire et chaotique, du milieu environnant. Histoires des cosmologies, des géographies et des regards sur l'Animal relèvent d'une même réflexion sur l'«Autour».

Mais, l'Animal n'est ni une étoile, ni une plante. Il a la particularité d'être animé, comme l'Homme. Aussi, cette histoire se place dans une deuxième perspective : celle du regard sur l'«Autre», c'est-à-dire la femme, l'étranger, l'animal. Or, ce regard est, aussi, un regard de l'Homme sur lui-même; car, définir, caractériser, intégrer à sa propre identité ou exclure l'Autre, c'est se définir et se caractériser. Nous avons, là, une troisième perspective : dis-moi comment **tu** penses l'Animal et je te dirai qui **tu** es !!

Dans cet axe, le discours religieux prend une dimension particulière. Car, il est, à la fois, conception, construction du monde (cosmologie, origine et devenir des créatures), mais aussi, explication,

1. Voir la bibliographie en fin d'étude.

justification de la situation privilégiée de l'Homme. Il doit, donc, définir et positionner les autres créatures, apparaissant, ainsi, comme l'un des thèmes centraux de cette histoire du regard sur la Bête.

Or, dans la religion chrétienne, il existe un épisode particulièrement riche de significations : la Nativité, moment unique où se rencontrent Dieu, l'Homme et l'Animal. Événement-symbole qui peut résumer l'essentiel du discours religieux sur la bête. D'autant plus, qu'aucun des Evangiles n'évoque la présence du bœuf et de l'âne. Mais, la tradition s'est imposée très vite : sur un sarcophage du IV^e siècle, à Saint-Maximin dans le Var, est représentée une Nativité avec les deux animaux et ceux-ci sont mentionnés par les Evangiles apocryphes, telle pseudo-Matthieu du VI^e siècle.

Le Moyen-Age garde cette tradition. Bien plus, lorsqu'au soir de sa vie, Saint François d'Assise a l'idée d'organiser, à Greccio, une crèche vivante, il s'empresse de demander un bœuf et un âne, pour encadrer le Christ ². Cette présence paraît obligatoire. Mais, comment la justifier face au silence des Evangiles? La question devient cruciale au XVII^e siècle, époque où la Contre-Réforme se montre particulièrement méfiante vis-à-vis de tout ce qui n'est pas canonique. Or, son regard critique inaugure, en France et jusqu'à nos jours, une période d'incertitude : faut-il évoquer le bœuf et l'âne et comment justifier leur présence, entre l'Homme et Dieu?

La mission religieuse des deux animaux

La première moitié du XVII^e siècle se situe, à bien des égards, dans le prolongement du Moyen-Age. En effet, la présence des animaux ne pose pas de problèmes de conscience; car, les contemporains pensent détenir deux justifications irréfutables. Tout d'abord, la Bible, elle-même, notamment deux prophéties, pour lesquelles tous s'accordent à penser qu'elles concernent la naissance du Christ, comme le confirme l'orateur Marchetti, écrivant que l'on peut se fonder «sur ces paroles d'Isaïe : le bœuf connaît son possesseur et l'âne la crèche de son maître et sur celles d'Habacuc, vous serez connu au milieu de deux animaux» ³.

L'autre justification est la Tradition, ininterrompue depuis les

2. Saint Bonaventure, *Légenda Major*, 10.7.

3. F. Marchetti, *Explications des usages et coutumes des Marseillais*, Marseille, 1685, T1, p. 221.

premiers temps du Christianisme, comme le souligne encore Marchetti en évoquant le rôle de la peinture «qui de toute ancienneté ne nous l'a point fait voir (la Nativité) autrement. Saint Bonaventure dit qu'elle est le Livre et l'écriture des laïcs, ce qui doit suffire pour ne pas appeler facilement de son autorité» 4. Face à ces certitudes, point n'est donc besoin que les Évangiles en parlent.

Cette quiétude intellectuelle s'étale dans l'iconographie de l'époque, où le bœuf et l'âne sont presque toujours présents. Bien plus, ils occupent, souvent, une place importante, comme dans cette «Adoration des anges» de Jacques Stella, où ils tiennent le premier plan de la scène 5.

La même *unanimité* se retrouve dans *les écrits, d'origine ecclésiastique*, pour lesquels nous avons effectué des statistiques : 70 % des œuvres recensées, entre 1600 et 1660, mentionnent les animaux.

Mais, cette présence, incontestée dans l'art et les écrits, est, aussi, très forte dans la religion «vécue». A Marseille, par exemple, la diffusion, sous l'impulsion des oratoriens, des crèches vivantes, à Noël, n'a pu qu'enraciner, en la population, la croyance en la présence des bêtes 6. Croyance qui s'illustre dans les Noëls, ces chants composés par des prêtres et écrivains locaux, mais à usage populaire, où le bœuf et l'âne sont souvent cités, comme dans ce texte de Saboly, prêtre à Avignon, qui commence ainsi : «Il est couché près d'un âne et d'un bœuf...» 7.

Mais si cette tradition n'a pas à se justifier, si elle s'enracine dans la foi de tout un peuple, comment l'interpréter? Il faut distinguer, ici, des niveaux différents d'explication : celle d'un traité de théologie n'est pas celle d'un chant populaire, la vision d'un théologien n'est pas forcément celle d'un prêtre de paroisse ...

Du côté des théologiens, l'explication est religieuse. Les animaux ne sont pas là pour rien, ils signifient, ils guident les chrétiens.

Tout d'abord, ils doivent faire comprendre à quel point le Christ a voulu s'humilier, s'affirmer dans la pauvreté. Ainsi Bérulle écrit: «Jésus naît en une étable et non dans une maison commune, Jésus est dans une crèche et non dans un berceau (...), Jésus naît au milieu du bœuf et de l'âne et non au milieu de ses parents et sa

4. Idem, p. 222.

5. Musée des Beaux-Arts de Lyon. Vers Hi35.

6. Marchetti, op. cit., T 1, p. 217.

7. H. Poulaille, *La grande et belle bible des noëls anciens*, Albin Michel, 1950-51, T 2, p. 183.

première compagnie est le bœuf et l'âne» 8. Quel abaissement! Au cours d'un sermon, Pierre de Besse s'écrie: «celui qui faisait trembler devant sa majesté tout l'univers, tremble maintenant devant les bêtes. O fortune! O changement! O vicissitude !» et, dans le même style, il poursuit : «O pauvreté extrême ! Humilité trop grande, ô amour ineffable, ô changements épouvantables! Celui qui pouvait converser avec les anges, être au milieu des personnes divines, s'asseoir en un trône plein de gloire, est maintenant logé dans une étable, couché sur le foin et la paille, habite parmi les bêtes, tient sa cour dans une crèche» 9. La présence des animaux à bien une signification morale; par eux, le Christ «nous prêcha le mépris des grandeurs de ce monde et nous dit de l'étable : apprenez de moi que je suis humble» 10.

Mais, pourquoi les bêtes et non la compagnie des pauvres ? En fait, le Christ veut donner une deuxième leçon aux hommes. «Quoi?, enchaîne Pierre de Besse, naître dans une étable? Se cacher dans une crèche ? O que de mystères ! L'homme était devenu une véritable bête et n'ayant pas su reconnaître sa fortune, d'immortel qu'il était destiné pour être bienheureux, s'était rendu mortel comme une bête et misérable en toute sorte (...) et pour cela, voici son Rédempteur qui, à la première entrée qu'il fait au monde, s'en vient loger dans une étable, retraite des pauvres bêtes» 11. La signification symbolique est claire: les animaux sont l'image de l'homme déchu. Car, celui-ci, après le Pêché Originel, a perdu son statut de créature privilégiée, s'est revêtu de peaux de bêtes, est devenu une véritable bête. Dès lors, quoi d'étonnant si Jésus a «voulu naître dans une étable pour y trouver l'homme qu'il cherchait et qui était devenu bête par le péché, si bien qu'il ne fallait pas espérer de pouvoir le trouver ailleurs» 12.

Mais, certains théologiens, parfois les mêmes, avancent une autre signification. Là, il ne s'agit plus de voir dans l'animal le symbole de l'homme, mais, de comparer les attitudes des deux êtres lors de la Nativité. Or, l'attitude du bœuf et de l'âne permet de comprendre à quel point l'homme s'est abaissé; car, ils ne sont pas restés, eux, indifférents. Ce sont les premiers à accueillir leur Maître; alors que

8. P. de Bérulle, *Oeuvres de piété*, Paris, 1644, p. 818.

9. P. de Besse, *Conceptions théologiques*. Paris, 1606, p. 527 et 530.

10. A. Bonnefons, *Les fleurs des vies des saints*. Lyon, éd. de 1676, T 4, p. 566.

11. Besse, *op. cit.*, p. 533-534.

12. César de Bus, *Instructions familiales* •. Lyon, éd. de 1676-85, TI, p. 297.

personne ne va le voir «quoiqu'on le voit pleurer sur la paille parmi les bêtes» 13. Bien plus, les animaux ont reconnu leur Maître. Un docteur en Sorbonne écrit qu'ils (<sesont approchés du berceau sacré, pour accoler le Rédempteur à leur mode. Ce qui est ou vaut autant qu'adorer notre Très Saint Sacrement de l'autel (...) le bœuf, par une incroyable prévention et démarche, adorait la même nature individuelle et singulière que maintenant nous adorons dans les sacrés autels». Il ne s'agit cependant pas de faire une confusion entre l'homme et la brute ; car, celle-ci adore, «conformément à la capacité de son bas pouvoir», uniquement «l'humanité du Messie» en lui soufflant dessus pour le réchauffer 14.

Or, pour ces théologiens, ces animaux qui adorent leur Créateur, sont le signe d'un retour au paradis terrestre, à la concorde d'avant la chute originelle 15. Ce qui signifie qu'ils évoquent, aussi, le devenir de l'homme. Car, écrit Saint François de Sales, si le Christ accepte de recevoir leur haleine, «comment ne recevra-t-il pas les aspirations de notre pauvre cœur» 16. Aussi, Besse peut affirmer que Jésus est celui «qui descend du ciel pour nous y faire monter, qui loge dans les étables pour nous loger dans les cieus, qui couche dans la crèche pour nous asseoir sur le trône, qui vit parmi les bêtes pour nous jeter en la compagnie des anges» 17. Les animaux sont, ainsi, l'image ancienne et bientôt passée de l'homme que le Christ va sauver.

Ce qui est intéressant, c'est que l'on retrouve, en pointillés, ces conceptions dans l'iconographie, du moins dans l'œuvre de Stella. En effet, dans ce tableau, le Sauveur est entre les anges, les courtisans d'hier, lorsqu'il était encore au ciel, et les animaux, les courtisans d'aujourd'hui. Ceux-ci, allongés, agenouillés, sont les premières créatures terrestres à le connaître. L'homme, pire que les bêtes, n'est pas là ; ou du moins il arrive: c'est le spectateur, que le bœuf et l'âne accueillent du regard. La déchéance de l'homme est à son comble; car, ces regards créent un lien entre le spectateur-Homme et la scène religieuse. Il permet de constituer deux couples d'acteurs: les anges et Dieu, les animaux et l'homme ; ce qui autorise celui-ci à méditer sur sa condition passée, analogue à celle des anges qui regardent encore Dieu, et sur sa condition présente, l'animal dévisage

13. Idem, TI, p. 299.

14. J.:Severt, *In ventaires généraux*, Lyon, 1624, TI, p. 93-94.

15. E. Binet, *Méditations affectives sur la vie de la T.S. Vierge*. Anvers, 1632, p. 38.

16. François de Sales, *Lettres*. Lyon, éd. de 1909-1918, T 16, p.121.

17. Besse, *op. cit.*, p. 545.

son semblable. Mais, ce moment d'humiliation est aussi un instant d'espoir ; car, les regards des animaux invitent à «entrer» dans le tableau, à participer à la scène, l'adoration du Sauveur par les anges, donc à quitter des yeux les bêtes, image de sa condition présente mais bientôt passée, pour regarder, par l'intermédiaire de l'Enfant-Sauveur, les anges et le ciel, symboles de sa condition future.

En fait, les rôles joués par les deux animaux n'ont rien d'étonnant à une époque dont le regard sur l'animal est en grande partie issu du Moyen-Age, de la Légende Dorée, de Saint Thomas d'Aquin ... Dans cette vision, la bête tient une place fondamentale dans la sphère religieuse : elle est un moyen pour Dieu de communiquer avec les hommes. En leur montrant à quel point ils ont déchu et ce qu'il faut faire pour espérer le salut, l'animal est un symbole et un modèle. Il est l'agent de Dieu.

Or, ces fonctions se retrouvent dans tous les écrits ecclésiastiques du temps. Dans les vies des saints, par exemple, l'animal, guidé par Dieu, se met à leur service. Ainsi, une biche nourrit Saint Gilles retiré au fond d'une forêt; de même, un chien apporte du pain à Saint Roch pestiféré et chassé par les hommes 18. D'autre part, les sermons et traités de morale sont pleins d'observations sur les bêtes, dont les actions servent à illustrer ce que devrait être, sur le plan moral et religieux, l'attitude de l'homme. Ainsi, François de Sales écrit : «regardez les abeilles sur le thym; elles y trouvent un sucre fort amer, mais en le suçant elles le convertissent en miel, parce que telle est leur propriété (...) les âmes dévotes trouvent beaucoup d'amertume en leurs exercices de mortification (...) mais, en les faisant, elles les convertissent en douceur et suaveté» 19.

Cette utilisation de l'animal s'explique par la vision que les contemporains ont de la Création. Dans celle-ci, les créatures sont organisées hiérarchiquement sous la forme d'une vaste échelle des êtres, allant des anges à la pure matière, en passant par l'homme, l'animal, la plante. Entre ces créatures, les différences ne sont pas radicales; il n'y a pas coexistence de natures complètement étrangères, mais simplement des différences de degrés. Ceci est vrai pour toutes les caractéristiques de ces créatures; ainsi, par exemple, si la matière n'a pas d'âme, les plantes en ont une, mais strictement végétative et les animaux possèdent une âme végétative et sensitive; l'hom-

18. S. Martin, *Les nouvelles fleurs des vies des saints*, Paris, 1653.

19. *Introduction à la vie dévote*, Paris, Nelson, 1910, p. 17.

me, quant à lui, à une âme complexe: végétative, sensitive et raisonnable.

Dans cette échelle, c'est au niveau de l'homme et de l'animal que les positions sont les plus proches et la jonction la plus aisée ; les deux êtres ayant les points communs d'être animés, d'avoir des corps similaires et des sortes de langages propres à chaque espèce. Aussi, entre les deux, la frontière ne paraît pas infranchissable. Elle ne l'est pas au plan physique, comme le prouve ces êtres intermédiaires, mi-homme, mi-bête, auxquels l'époque croit. Elle ne l'est pas non plus au plan moral : ainsi, au témoignage de tous les prédicateurs, celui qui ne croit pas en Dieu ou l'ivrogne qui perd l'usage de la raison, par exemple, deviennent de véritables bêtes, car ils rejettent les caractéristiques propres de l'homme 20.

C'est cette échelle des êtres, cette proximité entre l'homme et la bête, qui expliquent l'intégration de celle-ci au champ religieux pour servir d'agent, de symbole ou de modèle.

Mais ceci est réflexion d'intellectuels, d'artistes. Au niveau du peuple, des prêtres de paroisse, l'explication est plus prosaïque, comme le montre les Noël's populaires, tel celui-ci qui précise que «les animaux, en ce lieu, sont tous pleins d'allégresse, tandis que l'âne fait hilo, le bœuf le lèche et le caresse» 21. En fait, derrière ces explications diverses, il y a une certitude : tous deux étaient bien là, le jour de la venue du Sauveur.

Le bœuf et l'âne chassés de l'étable

Cette belle conviction s'estompe à partir des années 1660 environ. A ce moment, apparaît un mouvement de rejet, des animaux, de la scène de la Nativité.

C'est dans les écrits ecclésiastiques que l'évolution est la plus radicale : à la quasi unanimité du premier XVIIe siècle, succède une longue période de silence presque général. En effet, des années 1670 aux années 1820, seulement 26 % des ouvrages recensés évoquent la présence des bêtes; or, les deux tiers de ces livres appartiennent à la période 1670-1730, qui apparaît comme une époque de relative

20. Sur l'échelle des êtres, voir : L. Bail, *Théologie affective*. Paris, éd. de 164344, T 1, p. 449. Sur les pécheurs: Vincent de Paul, *Entretiens spirituels*, Paris, Seuil, 1960, p.456.

21. Poulaille, *op. cit.*, T 2, p. 167.

résistance alors que le XVIIIe siècle est un temps de quasi oubli. De plus, les auteurs, qui les mentionnent encore, le font d'une manière nouvelle. Soit, ils restent très allusifs, tel Bossuet qui ne juge pas utile de s'attarder sur ce fait ²² ; soit, ils restreignent la signification de cette présence à un élément : l'humilité du Christ, voulue «pour apprendre l'humilité aux hommes» ²³. Mais, toute la symbolique véritablement religieuse, utilisée au début du XVIIe siècle, a disparu. D'ailleurs, ces auteurs apparaissent bien embarrassés face aux critiques des contemporains ; l'évidence de la présence des bêtes n'est plus de mise, il faut trouver des appuis solides pour le faire admettre; d'où des références, plus nombreuses que précédemment, aux Ecritures, «la Providence divine l'ayant ainsi disposé (le Christ) pour l'accomplissement des prophéties d'Habacuc et d'Isaïe» ²³, à la «tradition indubitable de l'Eglise» incarnée par les Pères et par les peintures «qui ont été faites selon la tradition des premiers siècles (et) nous l'ont toujours représenté de cette manière» ²⁴.

Mais, la plupart des auteurs n'utilisent plus les animaux dans leur réflexions religieuses, qui restent pourtant les mêmes qu'à l'époque précédente. Il y a bien, là, volonté délibérée de les ignorer.

L'iconographie connaît la même évolution; mais, d'une manière plus complexe. Car, si l'on peut facilement omettre le bœuf et l'âne dans un texte ou un sermon, cela paraît plus difficile dans un tableau, qui se veut d'abord descriptif; d'ailleurs, la peinture est regardée, nous l'avons vu, comme un élément fondateur de cette tradition.

D'où des discussions très vives, à ce sujet, dans les années 1660-1680, notamment dans les conférences académiques réunissant artistes, théologiens, dévots. Dans celles-ci, le parti iconoclaste s'affirme bruyamment; ainsi, le peintre Le Brun s'élève contre le caractère apocryphe des animaux, affirmant qu'«ils y passent pour une pure chimère, sans avoir aucun fondement dans les Evangiles » ²⁵. Une conférence de 1682 précise les oppositions : à Noël Coypel qui avance que le Carrache «dans un tableau qui représentait la Nativité du Sauveur, n'avait pas fait de difficulté de mettre sur la première ligne de ce tableau un bœuf et un âne», Le Brun réplique que le peintre «avait péché contre les règles de la composition qui ne per-

22. *Elévations sur les mystères*. Paris, Vrin, 1962, p. 337.

23. J. Croiset, *Les vies des saints*. Lyon, 1723. T 2, p. 829.

24. F. Giry, *Les vies des saints*, Paris, éd. de 1703, T 2, col. 714.

25. E. Mâle, *L'art religieux du XVIIe siècle*, Paris, Colin, éd. de 1951, p. 248.

mettent pas que les plus vils objets d'un tableau étouffent ou du moins dominant sur les plus nobles» 25. Il y a là condamnation du Carrache, mais aussi, implicitement, Je Stella et de toute l'école «ancienne».

Pendant, malgré ces critiques, l'éviction des animaux est loin d'être totale. Sur les retables du diocèse du Mans, ils sont presque toujours présents dans les scènes d'Adoration des bergers 26. Il en est de même dans nombre de retables bretons. Mais, l'exemple le plus surprenant de cette permanence iconographique vient de Le Brun, lui-même, puisqu'il représente les animaux dans deux Adorations des bergers, composées, en 1689, pour le roi et pour sa femme» 27.

Sans doute, faut-il voir ici, l'influence des commanditaires, encore attachés, pour la plupart, à ce point de la tradition. Mais, en fait, l'explication principale, doit se chercher dans le maintien de la prophétie d'Isaïe, pour laquelle tous s'accordent encore à penser qu'elle concerne la naissance de Jésus. Cette prophétie conforte les «traditionalistes» et modère les plus iconoclastes, tel Le Brun qui avoue que les animaux «seraient également nécessaires à l'explication du sujet» 25. Le prophète apparaît comme le dernier rempart, la seule justification de leur présence face aux critiques. Philippe de Champaigne illustre très bien cette position. Ce peintre, soucieux d'éviter tout détail superflu, de retracer la seule vérité et sans doute au courant des discussions académiques et scripturaires, conserve, dans ses œuvres, les deux animaux, mais en les disposant tels qu'Isaïe les décrit : le bœuf regarde l'enfant et l'âne l'étable, comme le montre, en exemple, ce tableau du musée de Lyon.

Le XVIII^e siècle est une époque de compromis entre ces tendances, respect du prophète ou exclusion. La plupart des artistes gardent les animaux ; mais, bon nombre ne font figurer que le bœuf, tel Boucher qui, dans son Adoration des bergers, omet l'âne 28. La même attitude se retrouve sur les retables du diocèse du Mans 26. Seule la partie jugée la plus importante de la prophétie est transcrite dans ces œuvres: le bœuf connaît son possesseur; l'âne, qui ne connaît que l'étable, est oublié.

En fait, derrière cette relative permanence apparente, des changements très sensibles s'opèrent concernant le rôle et la place tenu

26. M. Ménard, *Mille retables de l'ancien diocèse du Mans*. Beauchesne, 1980, p. 263.

27. *Le Brun*. catalogue de l'exposition de Versailles, 1963, p. 150.

28. Musée de Lyon.

par les animaux dans la scène religieuse. Emile Mâle a bien montré que le XVII^e siècle est l'époque où les artistes délaissent l'instant de la Nativité 29, épisode où l'homme est absent, où les seules créatures terrestres présentes sont des bêtes; un de ces moments des Ecritures où l'incompréhension entre l'homme et Dieu est la plus forte. A la place de la Nativité s'impose l'Adoration des bergers ou des mages, moment où le Christ se présente aux hommes venus l'adorer et pour lesquels il s'est incarné, afin de les sauver. Les retables du diocèse du Mans illustrent bien cette mutation puisqu'aux quatre Nativités recensées, s'opposent trente scènes d'Adoration 30. Avec ce changement de perspective, les animaux perdent leur place de créatures privilégiés ; de plus, dans nombre d'œuvres, ils sont mis de côté, refoulés dans l'ombre, presque invisibles, tel l'âne dans le tableau de Champaigne. Ainsi, comme dans les écrits, le rôle religieux des animaux disparaît ; seule reste la simple soumission au Créateur, évoquée par Isaïe.

Ce qui est très significatif, c'est que l'on constate le même déplacement dans les écrits ecclésiastiques. Au lieu de méditer sur la présence étonnante des bêtes, tous transfèrent leurs réflexions sur deux faits. Tout d'abord, la naissance du Christ dans une étable, dans une auge, ce qui permet de souligner son abnégation: «le lieu de sa naissance est une étable, le berceau où il est mis, une crèche, le lit où il repose un peu de foin : quel abaissement pour un Dieu ! qu'il est grand !» 31. D'autre part, l'arrivée des premiers hommes, les bergers, est systématiquement valorisée afin de redorer l'attitude de l'homme face à Dieu ; ce sont bien eux les premiers adorateurs du Christ. Ainsi, Vincent de Paul déclare que l'enfant a reçu «quelques hommages, partie du ciel et partie de la terre, du côté des anges et de la part des hommes» 32. On mesure, là, tout le changement intervenu.

Les raisons de cette évolution sont, schématiquement, doubles. Tout d'abord, il y a, au XVII^e siècle, un mouvement de relecture des Ecritures, sous la pression du débat avec les protestants et sous la conduite du mouvement janséniste soucieux d'aller aux textes les plus anciens pour trouver l'expression vraie. Aussi, certains, comme le solitaire Le Maître de Sacy, un des premiers traducteurs de la

29. *Op. cit.* • p. 242-243.

30. Ménard. *op. cit.*, p. 258-59.

31. P.J. Henry, *Instructions familiales*, Paris, éd. de 1775, T 1, p. 96.

32. *Entretiens spirituels*, Seuil, éd. de 1960, p. 617.

Bible en français, s'aperçoivent-ils que la prophétie d'Habacuc, dans la version latine des Septante, ne correspond pas au texte hébreu. Aussi, Sacy, par exemple, refuse la vieille traduction et adopte une version qu'il juge plus juste,» vous le ferez connaître au milieu des temps», mais qui n'a plus rien" à voir avec le sens habituel 33. Or, ce changement est d'importance, car Habacuc était le plus sûr garant de la présence des animaux.

En effet, au début du XVIII^e siècle, c'est le texte d'Isaïe qui est soumis, non pas à une relecture, mais à une réinterprétation. Baillet, un pourfendeur de la tradition, écrit qu'dl se peut faire que l'on ait pris trop à la lettre, l'endroit du prophète Isaïe qui semble avoir donné lieu à cette tradition» 34. L'oratorien Duguet va plus loin; pour lui, la prophétie ne concerne pas le Christ, mais les juifs qui refusent leur Dieu: «l'exemple des bêtes les plus brutes condamne l'insensibilité de mon peuple» écrit-il, en paraphrasant le texte sacré 35.

Mais, ce besoin de détourner le sens des Ecritures, prouve que la raison principale est plus profonde. En fait, à partir du deuxième XVII^e siècle, se met en place un regard nouveau sur l'animal, en grande partie lié à la philosophie cartésienne qui refuse toute âme aux bêtes, leurs mouvements étant expliqués par le jeu de ressorts, tuyaux et fluide divers faisant marcher la mécanique animale 36. Cette théorie entraîne une rupture de l'échelle des êtres; car, si l'homme, défini par le seul esprit, le «je pense donc je suis» de Descartes, rejoint les anges et même Dieu, l'animal, lui, est rejeté dans la pure matière. La distance entre l'homme et la bête paraît immense.

Tellement immense, que la place et le rôle de l'animal dans le religieux ne sont plus compris. Aussi, voit-on se développer un vaste mouvement d'épuration: dans les sermons de la fin du XVII^e siècle, les observations sur l'animal disparaissent; de même, dans les vies des saints est enlevé tout ce qui est considéré comme apocryphe, tel le chien de saint Roch. Mais, cette mise sous boisseau n'est pas un simple retour à plus de véracité ; c'est la présence même de la bête qui est contestée, comme le prouve l'exemple de François d'Assise. Pour lui, il ne peut être question de nier la validité des témoignages,

33. *La bible. les douze petits prophètes*, Paris, éd. de 1746, p. 451.

34. *Les vies des saints*. Paris, 1701-03, T 3, p. 295.

35. *Explication de la prophétie d'Isaïe*, Paris, 1734, II, p. 10.

36. Voir Dilly, *De l'âme des bêtes*. Paris, 1676, p. 71 et 210.

comme celui de saint Bonaventure ; pourtant, les épisodes où François s'adresse aux animaux sont soigneusement oubliés. Qu'un Homme de Dieu parle à de vulgaires créatures matérielles semble incongru 37. D'ailleurs, à la même époque, les statuts synodaux exigent que les chiens soient chassés des églises et des cimetières ; et, lors des visites pastorales, les évêques font enlever, des retables, les statues de saints accompagnés d'animaux, celles de saint Martin ou de Saint Antoine par exemple 38.

Dans ce contexte, il n'est donc pas étonnant que Le Brun déclare, au sujet de la Nativité, que les deux animaux «portent un caractère de brutalité, au lieu qu'un sujet aussi divin ne devrait être accompagné que de figures et d'actions qui répondent à la sainteté du mystère» 25. La controverse, sur la Nativité, est bien une illustration de ce vaste rejet de l'animal du champ religieux. La bête, être matériel, grossier, situé aux antipodes du spirituel, n'a plus sa place dans les histoires, les lieux, les cérémonies sacrées. Finalement, la Nativité idéale, ce n'est pas Le Brun qui la compose, mais Michel Anguier, en 1665, pour l'église du Val-de-Grace : autour du Christ, il n'y a que la Vierge et saint Joseph; trois personnes appartenant à la sphère du divin ; tout aspect profane, matériel a disparu 39.

Pendant, cette évolution semble avoir très peu touché le d(omaine de la religion «populaire». Ainsi, en Provence, les crèches conservent les animaux: à Marseille, au tout début du XIXe siècle, le sieur Laurent établit une crèche parlante, pour le public, où un aixois contrefait les braiments de l'âne ; de plus, le décor présente des troupeaux de chèvres, de girafes, de rennes et d'hippopotames⁴⁰ . Il en est de même dans les Noëls, comme celui-ci qui proclame : «j'ai vu l'bœuf et l'âne / tout dévotement / avec leur haleine / réchauffant l'enfant» 41. On assiste, ainsi, à une séparation très nette entre une culture des élites, soucieuse de vérité théologique, de respect du divin, et une culture populaire attachée au merveilleux.

37. Baillet, *op. cit.*

38. G. Bouchard, *Le village immobile, Senely en Sologne au XVIIIe siècle*, Plon, 1972, p. 99.

39. Eglise Saint-Roch, Paris.

40. G. Arnaud d'Agnel et L. Dor : *Noël en Provence*, Marseille, Lafitte, 1975, p. 415.

41. Poulaille, *op. cit.*, T 3, p. 68.

Un retour prudent à la tradition

Cette situation se poursuit jusqu'aux années 1820-1830. A ce moment, apparaît un phénomène nouveau, non pas au niveau des curés de village, des paysans, comme ceux, par exemple, du pays de Jacouou le Croquant où «après s'être signés avec de l'eau bénite, les gens allaient s'agenouiller devant la crèche et prier l'enfant Jésus qu'on voyait couché dans une mangeoire sur de la paille ruisselante comme de l'or, entre un bœuf pensif et un âne tout poilu qui levait la tête pour attraper du foin à un petit ratelier. Que c'était beau! »⁴². La religion «populaire» garde, au XIXe siècle, son attachement aux animaux. Bien plus, les folkloristes ont montré à quel point la population a maintenu un sens religieux à cet événement. Les bêtes sont concernés par l'arrivée de l'enfant; dans une crèche parlante, à Toulon, une scène se déroule ainsi: «le vieux Blanquet sort de la maison contiguë à l'étable et raconte que, pendant la nuit, les animaux domestiques ont été fort agités; coq, chat, chien, tous chantaient, aboyaient, miaulaient, jusqu'à sa femme Blanquette»⁴³. De même, les animaux participent à la fête: en Bretagne ou dans le Dauphiné, par exemple, la population pense qu'ils s'agenouillent et parlent entre eux, pendant la messe de minuit, et malheur à celui qui les écoute en cachette, il mourra peu de temps après. De plus dans nombre de localités, on leur donne une ration supplémentaire de foin ou de grains, le jour de Noël.

Non, le fait nouveau apparaît dans les écrits ecclésiastiques où, après un silence à peu près total de plus d'un siècle (1720-1820), les deux animaux sont à nouveau cités; ainsi, par exemple, dans les sermons du curé d'ars, datant de 1821-1827. Mais, ce retour, très sensible jusqu'aux années 1890, reste minoritaire, ne concernant que 31 % des textes recensés pour cette période. Cet aspect contradictoire s'explique par deux raisons. Il y a, tout d'abord, la volonté de revenir à la tradition millénaire de l'Eglise. Dans une conférence, l'abbé Rua note que «c'est une tradition très ancienne et très vénérée dans l'Eglise, qu'à la crèche qui servit de berceau à l'enfant-Dieu, il y avait deux animaux»⁴⁴. L'ancienneté, la tradition redevennent les garants d'une certaine véracité, comme le note Gaume

42. Cité par P. Pierrard, *Histoire des curés de campagne de 1789 à nos jours*, Plon, 1986, p. 197.

43. Arnaud Agnel, *op. cit.*, p. 158.

44. A.F. Rua, *Conférences sur la religion*, Paris, 1860, T 3, p. 129-30.

dans son célèbre catéchisme : «l'écriture, il est vrai, ne fait point mention de cette circonstance, mais elle est appuyée sur la tradition commune et donnée pour certaine par les Pères de l'Eglise les mieux en état d'en être instruits. Tels sont saint Epiphane, saint Jérôme, saint Grégoire de Nazianze, saint Grégoire de Nysse et Prudence»⁴⁵. On le voit, la leçon de l'époque précédente, qui mettait l'accent sur la vérité, est encore retenue.

C'est ce qui explique la prudence de l'époque sur cette question du bœuf et de l'âne; car, il ne s'agit plus d'être naïf, de ne pas faire la distinction entre le texte sacré et le reste, comme le fit le Moyen-Age. Dès l'introduction de son ouvrage, le chanoine Bourassé signale qu'«il est de notre devoir de déclarer ici que notre livre ne contient pas uniquement le texte des Evangiles. La rédaction (...) quand elle s'écarte de ces pages inspirées, ne mérite pas une confiance plus grande que d'autres ouvrages sérieux et digne de foi. L'œuvre divine ne doit jamais être confondue avec l'œuvre humaine»⁴⁶.

Cette modération se retrouve, mais d'une manière plus diffuse et plus complexe, dans l'iconographie de l'époque. Après une période classique (fin XVIIIe - début XIXe), relativement pauvre en représentations (verre blanc pour les vitraux et géométrisation des décors ...), l'art religieux retrouve, dès les années 1820, le goût des scènes narratives et ce, jusqu'aux années 1940. Mais, il semble, dans la limite de validité des corpus personnellement rassemblés, que la représentation des animaux ne soit pas (plus ?), un fait majoritaire. Ainsi, par exemple, dans les églises visitées, du diocèse de Lyon, la proportion, des scènes dépourvues du bœuf et de l'âne, atteint les 53 %.

Aussi, les justifications de cette présence restent-elles très prudentes. Dans les textes, la plupart des auteurs, qui l'évoquent, ne voient en elle qu'une preuve, un symbole de plus de l'humilité du Christ : «pour ne pas rester en plein air, ils se virent obligés de se réfugier dans une grotte qui servait d'abri aux animaux ! O abaissement de mon Dieu, que vous êtes profonds !!»⁴⁴. Dans cette optique, le jésuite Maccarthy va plus loin, puisqu'il «trouve dans les apparences même de bassesse et d'infirmité qui environnent ce mystère, des marques non moins sOres et plus touchantes d'une grandeur toute divine». L'humilité du Christ, au milieu des animaux, est une preuve de son existence : «mais quel est l'homme qui (...) eut la

45. J.J. Gaume, *Catéchisme de persévérance*, Paris, éd. de 1854, T 7, p. 422.

46. J.I. Bourasse, *Histoire de Jésus-Christ*, Tours, 1874, p. 50.

pensée de le faire naître dans une étable (...) un Dieu couché sous le même toit qui couvre de vils animaux et sur la même paille qu'ils foulent à leurs pieds (...) voilà ce qu'on peut appeler une sorte de divine folie» 47 • Ainsi, les théologiens se contentent de reprendre, au sujet des bêtes, les méditations développées, depuis le XVIIe siècle, sur l'étable et sur la crèche.

Il n'est, donc, pas question de créer, à leur sujet, une réflexion théologique particulière, analogue à celle des débuts du XVIIIe siècle. Très rares sont ceux qui s'aventurent dans cette voie. MacCarthy, par exemple, pense bien que les bêtes sont l'image de l'homme déchu qui «s'enorgueillissait de sa raison (...) au lieu de rougir de ses vices qui l'avaient dégradé presque au dessous de la bête (...) O homme, tu te crois grand; vois maintenant jusqu'où il faut que je m'abaisse pour me rapprocher de toi (...) tes penchants t'assimilent tellement à la brute, que, voulant me rendre semblable à toi, c'est dans la demeure de vils animaux que je viens naître; c'est pour te faire comprendre dans quelle boue tu as éteint le rayon divin qui brillait en toi, que je descends dans le fumier de cette étable» 47 . De la même manière, mais dans un style moins emphatique, l'évêque De la Bouillerie voit, dans le bœuf et l'âne, la «touchante image du juif et du gentil, qui, dès ce premier instant de l'incarnation du Verbe, reconnaissent et adorent leur Rédempteur et leur Sauveur» 48 • Le bœuf, ayant connu son maître, d'après Isaïe, étant le juif et l'âne, qui accourt manger le foin de Dieu, étant le gentil.

Enfin, seul le père Bourassé avance une réflexion toute à fait nouvelle ; pour lui, «ne convient-il pas de voir (...) des images plutôt symboliques qu'historiques, pour signifier qu'à la naissance du Sauveur non-seulement les anges et les hommes, mais encore les animaux privés de raison, vinrent reconnaître et adorer le roi de la nature» 49 • Il y a là, à la fois, retour au XVIIIe siècle et annonce d'une certaine pensée actuelle, comme nous le verrons plus loin. Mais le cas est unique, semble-t-il, et se place à rebours de l'évolution immédiate. En effet, à la fin du XIXe siècle et au début du XXe siècle, on constate un abandon des précédentes explications pour ne retenir qu'un aspect anecdotique, qui existait auparavant mais qui

47. N. de MacCarthy, *Sermons*. Paris, 1834, TI, p.182 à 193.

48. La Bouillerie de, *Etude sur le symbolisme de la nature*, Paris, 1868, p. 286.

49. *Histoire de saint Joseph*, Tours, 1872, p. 187.

n'était pas unique: le bœuf et l'âne «sont là pour réchauffer le petit enfant Jésus» 50.

Ainsi, le bœuf et l'âne sortent progressivement du champ strictement religieux. Deux faits illustrent cette constatation. Malgré son hardiesse, le père Bourassé évite toute allusion aux animaux dans sa «Vie de Jésus» ; il n'en parle que dans la «Vie de Marie» et dans celle de saint Joseph ; les animaux ont un caractère profane et anecdotique beaucoup trop accentué pour les évoquer dans l'ouvrage concernant la vie de l'Homme-Dieu. D'autre part, dans ce catéchisme de 1930, déjà cité, le premier volume, destiné aux petits enfants, évoque bien les animaux, mais sans faire de commentaires; le deuxième tome, qui s'adresse aux mères, demande d'expliquer aux petits que le rôle des bêtes est de réchauffer l'enfant; enfin, le troisième livre, celui du prêtre pour l'enseignement des adolescents, n'évoque pas le bœuf et l'âne. Ceux-ci sont cantonnés dans la légende, le merveilleux.

Alors que l'écrit est marqué par une dérive de l'interprétation du sacré vers le profane, l'iconographie procède à une mise de côté progressive des deux bêtes. On en voudra pour preuve le fait que, à l'intérieur de l'église, la répartition des scènes, avec ou sans les animaux, ne semble pas se faire au hasard. Dans les églises du Lyonnais, les œuvres, comportant les deux animaux, se trouvent en majorité dans la nef (62,5 %), sur des vitraux (75 %). Par contre, les représentations sans animaux sont surtout dans l'abside ou sur un des trois autels principaux (75 %) et la proportion des vitraux diminue, devenant analogue à celle des bas-reliefs d'autels (43 %). Ainsi, on retrouve la hiérarchie traditionnelle des sites: il n'y a pas d'animaux dans les œuvres d'autels, le pourcentage passe à 50 % pour l'abside et, dans la nef, ils sont présents dans 71 % des cas. Or, les chiffres sont semblables pour les églises parisiennes visitées. Il y a bien volonté manifeste d'éloigner les bêtes des lieux les plus sacrés, pour les confiner sur les vitraux, l'œuvre d'art privilégiée pour les scènes historisées, dans la nef, la partie réservée aux fidèles, au profane.

D'autre part, l'étude du maintien et de la place du bœuf et de l'âne, fait apparaître deux points. En ce qui concerne les regards des bêtes, le plus souvent celles-ci dévisagent le Christ, les personnages présents, ou bien se détournent totalement pour, par exemple, manger du foin. On ne trouve plus cette volonté, si caractéristique du deuxième XVII^e siècle, de retranscrire fidèlement Isaïe. En même

50. E. Charles, *Le catéchisme par l'évangile*, Marseille, 1930, T 2, p. 62.

temps, le refoulement à l'arrière de la scène devient une tendance unanime ; bien plus, dans 50 % des cas recensés, datant du XIXe siècle, un mur sépare les hommes des bêtes. La tendance semble s'accroître ensuite, puisque dans les églises du Pas-de-Calais, par exemple, reconstruites après la première guerre mondiale dans les années 1920-30, le mur de séparation est toujours présent.

Autrement dit, entre 1820 et 1940 environ, l'iconographie met en avant deux phénomènes. La question de la présence du bœuf et de l'âne n'est plus un sujet de controverse active: il n'est plus besoin de s'accrocher systématiquement à Isaïe pour justifier leur place. Mais, en même temps, le sens religieux s'affaiblit au profit d'un simple aspect anecdotique, comme l'indique l'attitude et la place donnée aux bêtes, ainsi que l'emplacement de l'œuvre dans l'église. D'ailleurs, le comte de Grimouard, théoricien d'art, ne dit pas autre chose, lorsqu'il écrit : «dans le langage -iconographique, la crèche suffit pour dire l'étable, un peu de paille suffit pour dire la crèche, la présence des deux animaux le dit encore mieux» 51. On doit faire, ici, le parallèle avec l'écrit qui nous a montré que le retour des deux bêtes ne s'est pas accompagné d'une véritable réflexion religieuse, bien au contraire, puisqu'au début de notre siècle, ne sont retenus que les commentaires anecdotiques. Or, au même moment, dans l'iconographie, s'impose la séparation matérielle, le mur, entre les animaux et les personnes, entre le vulgaire et le divin.

Cet aspect paradoxal, un retour mais prudent, doit s'expliquer. Il y a, en fait, schématiquement, un double mouvement.

Le XIXe siècle est l'époque d'une réaction de l'Eglise vis-à-vis des Lumières qui ont conduit, dans son esprit, aux débordements révolutionnaires. L'agent incriminé est la Raison Humaine qui, si elle n'est pas contrôlée, critique et détruit tout ce qu'elle aborde. «L'homme était enivré du sentiment de sa propre excellence, écrit le jésuite Maccarthy, il s'enorgueillissait de sa raison» 47. Aussi, après un siècle d'auto-critique face aux reproches des protestants et des philosophes, l'Eglise adopte une position inverse, en mettant l'accent sur les bienfaits du «sens commun», de la tradition et la nécessité de garder l'héritage des siècles passés, notamment le Moyen Age, qu'elle ne veut plus occulter, mais assumer et revaloriser.

Aussi, le retour aux pratiques «anciennes» est-il général. A partir des années 1830-1840, l'animal réapparaît. Dans les vies des saints, par exemple, où son rôle d'agent de Dieu, ou du diable, est

51. Grimouard de Saint Laurent, *Guide de l'art chrétien*, Paris, 1872-74, T 4, p. 146.

remis en valeur. Bien plus, dès 1841, l'exemple de saint François ressort de l'ombre ⁵². Un même retour se manifeste dans les sermons, les livres de spiritualité où les observations sur les bêtes nourrissent réflexions et méditations. L'art religieux connaît la même évolution: les statues en plâtre, les vitraux historiés, reprennent les modèles anciens : saint Martin à cheval, saint Hubert et le cerf... ⁵³. Dès lors, dans ce contexte, le retour du bœuf et de l'âne n'étonne plus.

Ce processus n'est pas artificiel. Il correspond à un mouvement contemporain de revalorisation du statut de l'animal. Devant l'échec du cartésianisme pour contenir le matérialisme, l'Eglise revient, au XIXe siècle, à une conception plus «modérée» de l'animal. La nécessité de lui accorder une âme s'impose dès le début du siècle et la notion d'échelle des êtres est utilisée de nouveau. Ceci, afin de mieux le définir, le caractériser et pour résister au nivellement des créatures opéré par le matérialisme philosophique puis par l'évolutionnisme scientifique. Il n'empêche que, pour mieux défendre l'originalité de l'homme, l'Eglise réévalue l'animal, ce qui permet son utilisation comme modèle et symbole dans la catéchèse.

Cependant, ce phénomène reste minoritaire, pas seulement dans la Nativité, mais dans les vies de saints, les sermons, l'art ... Nous avons affaire, ici, à la deuxième tendance de l'époque. En effet, **il** y a, en continuité, cette fois-ci, avec la période 1680-1820, une volonté marquée de ne pas intégrer l'animal dans l'économie du Salut. Outre le cas de la Nativité, un autre exemple peut illustrer ce fait. Le XIXe siècle est l'époque de nombreuses apparitions de la Vierge. Deux sont particulièrement intéressantes pour notre propos, A la Salette, en 1846, Marie apparaît à deux bergers gardant des vaches et possédant un chien ; or, sur les premières gravures illustrant le récit, le chien est absent et les vaches tournent le dos aux personnages : l'herbe des champs est sûrement d'un intérêt plus grand !!! De plus, en 1864, est installé un groupe représentant **la** Vierge et les deux enfants; le chien est présent ... mais, **il** dort!!! Le spirituel n'est pas de son domaine. Autre exemple, à Pontmain, en 1871, Marie apparaît à un groupe de paysans; mais, **il** n'y a pas d'animaux, ceux-ci sont dans l'étable, derrière et des barrières empêchent tout regard ⁵⁴.

On a bien là une même volonté. Dans le catholicisme largement

52. F.E. Chavin de Malan, *Histoire de saint François d'Assise*, Paris.

53. Recherches personnelles en cours.

54. J. Stem, *La Salette*, Desclée et Cerf, 1980-84. R. Laurentin, *Pontmain*, 1977.

rural de cette époque, les animaux ne sont pas rejetés : à la Salette ou dans les représentations de la Nativité, ils sont bien là physiquement, mais absents «mentalement» ; ils ne font partie que du décor. Les hommes seuls, sont bien «les premiers adorateurs»⁵⁵.

Ainsi, au XIXe siècle, les hommes d'Eglise ont su reprendre à leur compte les traditions populaires ; mais en les réinterprétant, en n'en retenant que l'aspect anecdotique et merveilleux, en repoussant tout ce qui paraît hétérodoxe.

Vers un renouveau **du** sens religieux ?

Ce compromis, accepter l'animal mais comme simple agrément folklorique, provoque une évolution nouvelle. Le XXe siècle est marqué par une éviction du bœuf et de l'âne.

Dans les textes ecclésiastiques, un silence nouveau s'abat sur cette question, dès les années 1890. Entre cette période et les années 1950, par exemple, seulement 15 % des écrits recensés évoquent la présence des bêtes. Pourquoi un tel effacement? En fait, cette époque est, à la fois, le point d'aboutissement qualitatif de la précédente période, la seule justification donnée, nous l'avons vu, n'étant plus que le réchauffement de l'enfant, mais aussi, le point de départ quantitatif de cette phase nouvelle : à partir du moment où la seule fonction des animaux est de l'ordre de l'anecdotique, point n'est besoin d'en parler dans des textes à finalité religieuse. Il y a, aussi, une deuxième raison. L'époque connaît une forte poussée du rationalisme menant à une critique systématique du contenu de la religion, à un retour au seul message de l'Evangile. Aussi, n'est-il pas étonnant de voir cette coutume être baptisée de «pieuse légende»⁵⁶ et les grandes vies de Jésus-Christ, des années 1920-30, s'en tenir strictement aux Evangiles et à l'archéologie, s'inscrivant, par là, dans un vaste courant positiviste⁵⁷.

La deuxième moitié du XXe siècle s'inscrit dans ce courant d'oubli. Seuls, quelques rares auteurs évoquent la question; mais, pour déplorer cette évolution d'ensemble sans pour autant accorder

55. Cauly, *Catéchisme expliqué*, Paris, éd. de 1906, p. 443.

56. C.H. Fouard, *La vie de notre Seigneur Jésus-Christ*, Paris, éd. de 1911, T1, p. 56.

57. Voir, du côté ecclésiastique, les œuvres de Léonce de Grandmaison (1928), de J. Lebreton (1933), de F. Prat (1933) et, du côté laïc, celle de C. Guignebert (1933).

autre place aux animaux que celle de la féerie. Ainsi, le père Lelong, qui se moque de la critique historique : ces «spécialistes les plus autorisés, qui savent tout hormis le principal (...) l'âne et le bœuf, vous diront-ils, qui ne figurent pas dans l'Évangile, appartiennent au bestiaire du prophète messianique. Autant dire qu'ils perdent toute consistance». Et, il poursuit: «Je me ferai (...) le défenseur des crèches de Noël (...) comme si les chrétiens qui se recueillent un instant devant la crèche où l'Enfant repose entre le bœuf et l'âne, et retrouvent enfouis dans les profondeurs de leur âme un sentiment émerveillé de leur enfance, allaient confondre ce qu'il y a dans ce décor de paille et de carton, avec le sacrement de la présence réelle de l'Eucharistie ! ce ne sont pas des images qui nous font peur ! (...) l'imagerie honnête ne crée jamais de confusion entre la vérité et la féerie» 58. De la même manière, l'abbé Calvet avance un essai d'explication rationnelle de la tradition : «puisque Marie et Joseph reçoivent asile dans une étable, il est naturel qu'il y ait au moins un bœuf, le pauvre cheptel du pauvre. Et il n'est pas pensable que Joseph et Marie soient venus de Nazareth (...) autrement qu'avec leur âne. L'homme d'Orient ne se sépare pas de son âne ; et Marie, à la veille de mettre son fils au monde, n'aurait pas pu faire la route à pied. En somme, le bœuf et l'âne sont là, parce qu'il est de toute nécessité qu'ils y soient» 59. Mais, derrière ces résistances et ces justifications, ce n'est toujours que le côté anecdotique qui est retenu.

L'iconographie connaît une évolution semblable, mais avec quelques différences. Tout d'abord, au niveau chronologique, où l'effacement des animaux, constaté dans les textes dès le début du siècle, n'intervient qu'à partir des années 1940-50. Le premier XXe siècle reste dans la lignée de l'époque précédente, comme l'a montré l'exemple des églises du Pas-de-Calais. En fait, c'est l'invasion de l'art abstrait, dans les constructions des quarante dernières années, qui est la cause immédiate de ce retrait, puisque disparaissent les scènes historiées des églises pour faire place aux jeux de couleurs. Ceci, dans le but affirmé de bien séparer le divin du profane, du merveilleux : «une décoration bariolée à l'excès, encombrée de sujets disparates, qui met des thèmes secondaires au premier plan, fait disparaître l'autel majeur sous des statues de saints, prêche, avec quelle tyrannie !, que la religion est un conglomérat informe d'enfantillages, de légendes, de dévotions désordonnées (...). La multiplicité des

58. M. Lelong, *Sermons inutiles*, Paris, 1969, p. 33.

59. J. Calvet et M. Cruppi, *Les animaux dans la littérature sacrée*, Paris, 1956, p.100.

sujets que nous admirons aux vitraux ou aux chapiteaux des cathédrales gothiques, n'aurait-elle pas de nos jours quelque chose de puéril ?» 60. Cependant, cet effacement, bien que très majoritaire, n'est pas total: une résistance à l'art abstrait maintient la présence de scènes historiées et l'on trouve quelques cas de Nativité comprenant les deux animaux 61. Exceptions qui soulignent un décalage entre les prêtres, plus soucieux de vérités théologiques, et des artistes attachés à la tradition.

Il n'empêche que, pour étudier la place actuelle des animaux dans les églises d'aujourd'hui, le regard doit se déplacer: aller de la décoration, qui n'apporte presque plus de témoignages, vers la seule pratique significative :les crèches de Noël. Or, une étude, effectuée en région parisienne, permet à travers deux campagnes de recherche en 1962 et 1972-73, de mettre en avant une évolution significative qui se fait sentir dès la fin des années 1950 et s'accélère depuis. En effet, il y a rupture entre l'histoire biblique et légendaire et la représentation concrète de la crèche. Celle-ci a tendance à s'ouvrir sur l'environnement et le décor peut même disparaître (crèche sur le sol). Le nombre des personnages diminue, se réduisant souvent à la Sainte Famille. Des textes apparaissent, sur des panneaux illustrés, évoquant l'actualité ou les questions sociales et signifiant la diversité des êtres et des événements pour lesquels Jésus vient 62 .

Or, un sondage, que nous avons effectué dans les églises du Rhône, lors du Noël 1987, confirme cette évolution. Dans l'ensemble 52 % des crèches recensées comprenaient les deux animaux. Mais, des différences étonnantes sont apparues. Les paroisses rurales ont un taux de présence de 75 %, et même de 86 % dans le cas d'une Adoration des bergers. Par contre, les paroisses de Lyon sont nettement plus iconoclastes, avec un taux d'ensemble de 25 % seulement et de 37 % dans le cas d'une Adoration. A Paris, comme à Lyon, les milieux urbains ont un souci évident de s'en tenir à la lettre de l'Evangile, pour mettre en avant des préoccupations sociales, alors que le milieu rural reste sensible au côté féérique ; d'ailleurs, 87,5 % des crèches sont des Adorations contre 67 % pour la ville de Lyon. Mais, ce qui est plus important, nous n'avons nulle part trouvé de Nativité réduite à l'Enfant, à Marie, à Joseph avec les seuls animaux.

60. A.M. Roguet, «Pour une décoration intelligente», *L'art sacré*, sept.-oct. 1949, p.8.

61. Reims, en 1974.

62. *La religion populaire*, colloque du CNRS, Paris, 1979, p. 435.

La représentation favorite de la naissance du Christ, du Moyen-Age jusqu'au XVIIe siècle, paraît impensable. Ainsi, le bœuf et l'âne ne sont admis que lorsque sont présents les bergers et les... santons! Ils ne font partie que du folklore.

Cette éviction des animaux, plus ou moins sensible selon le type de sources abordé, n'est, en fait, pas propre à la question de la Nativité. On trouve la même évolution dans les vies des saints, dans les sermons et traités de morale ... C'est-à-dire que l'animal, en tant que modèle, signe et symbole, disparaît des textes et de l'iconographie, d'une manière beaucoup plus radicale qu'au XVIIIe siècle, puisque l'effacement est à peu près total.

Or, ce mouvement d'ensemble prouve que, derrière les explications immédiates : rationalisme, souci de s'en tenir au texte, conversion à l'art abstrait, il y a une cause plus profonde, responsable de cette disparition du champ religieux; c'est un changement dans la vision même que l'homme porte sur l'animal. En effet, à partir des années 1920-30 et sous l'impulsion de Bergson, de Teilhard de Chardin, s'impose, difficilement mais certainement, une vision évolutionniste de la création. Or, dans ce nouveau schéma, qui se superpose et, en fait, supprime la vision thomiste, les créatures ne sont plus disposées spatialement, l'échelle des êtres, mais historiquement. Aussi, la caractéristique première de l'animal n'est plus d'être proche par nature de l'homme, mais d'avoir préparé matériellement la venue de celui-ci. C'est à ce titre que Monseigneur Bruno de Solages écrit, au sujet des animaux : «c'est vu de l'homme que le passé s'éclaire. Parlant un jour de la ligne des vivants qui l'ont précédé, Jean Délvolvé eut cette image magnifique: l'Ancien Testament de l'Homme» 63. Le rôle de l'animal étant terminé, il ne mérite plus l'attention. En fait, on assiste, à notre époque, à l'aboutissement de ce vaste mouvement d'éviction, commencé à la fin du XVIIe siècle et poursuivi depuis, malgré le timide retour du siècle dernier.

Pourtant, au milieu de ce climat général de désintérêt et de rejet de l'animal, un nouveau mouvement s'amorce. Il est l'œuvre d'une minorité de chrétiens, le plus souvent des laïcs, qui désirent intégrer l'animal dans leur réflexion religieuse. Commencé, très timidement, au XIXe siècle et, à l'époque, centré sur des questions morales, ce mouvement se développe aujourd'hui avec la volonté d'aborder des sujets proprement religieux. Ainsi, des problèmes comme ceux de la place de l'animal dans le christianisme, de son âme et, donc, de son

63. *Initiation métaphysique*. Toulouse, 1962, p. 53.

devenir religieux, font l'objet de réflexions et de recherches. C'est, en fait, une véritable théologie de la nature que ces chrétiens se proposent de construire ⁶⁴.

Or, ce courant interprète l'épisode de la Nativité dans un sens proprement religieux. Tout d'abord, ce ne sont pas seulement le bœuf et l'âne qui sont mentionnés, car leur signification religieuse ancienne, celle du XVII^e siècle, n'est plus évoquée, mais tous les animaux présents lors de la Nativité. Ainsi, l'abbé Gautier recense, non seulement le bœuf et l'âne, mais aussi «les moutons, les chiens, le coq et les poules, les araignées, souris, mulots et musaraignes, les oiseaux nocturnes et diurnes, les puces avec leur parenté, les chameaux et les dromadaires». Sur tous ceux-là, l'Enfant-Dieu «a voulu poser ses premiers regards sur cette petite cour animale et accueillir avec bonté la présence de ses bons serviteurs des hommes venus, chacun à sa façon, lui rendre leurs devoirs» ⁶⁵. Un dessin du frère Jean Dominique Bourinet, franciscain, paru en 1987 dans la revue «Bêtes et Gens devant Dieu», reprend cette vision : autour de l'Enfant, se pressent le bœuf, l'âne et les agneaux, tous vénérant leur Créateur.

Ainsi, la Nativité concerne aussi les animaux. En s'appuyant sur les paroles d'Isaïe, le bœuf connaît son possesseur, le frère Jean Dominique écrit: «ce qu'en réalité rumine notre ruminant (...) ce sont bel et bien des idées vagues peut-être, je vous l'accorde. Mais des idées qui vont loin () Des idées bovines qui s'acheminent, en se hâtant lentement, au travers d'épaisses brumes, vers des idées divines». Ce à quoi rêve la bête, c'est à un «paradis de prairies: graminées à profusion, vertes et vitaminées ! Un océan d'herbes et d'herbettes, de sainfoin, de luzerne et de trèfle en fleur». Par l'arrivée du Christ, il y a une montée générale des êtres vers l'esprit divin, une prise de conscience de l'unité actuelle et, surtout, future «depuis les pierres (...) jusqu'aux animaux, jusqu'aux humains, jusqu'au Dieu fait Homme» ⁶⁶. L'animal est intégré à l'économie du Salut.

Cette vision nouvelle, englobant toute la Création, est liée à une conception théologique plus générale, que Jean-Paul II lui-même très favorable à l'écologie, a explicité dans une encyclique de 1979, évoquant Jésus-Christ comme Rédempteur de l'homme et du monde. A ce propos, il reprend les paroles de saint Paul en évoquant

64. J. Gaillard, *Les animaux nos humbles frères*, Fayard, 1986, et le «Mouvement catholique pour le respect de la création animale», 7 rue Marie-Rose, 75014 Paris.

65. *Un prêtre se penche sur les animaux*, Paris, 1958, p. 23.

66. *Bêtes et Gens devant Dieu*, déc. 1972, p. 2.

la Création qui «attend avec impatience la révélation des fils de Dieu», car elle «gémit dans les douleurs de l'enfantement jusqu'à maintenant», ayant été soumise à la corruption en raison du péché originel de l'homme. Aussi, le Saint-Père écrit qu'en «Jésus-Christ, le monde visible, créé par Dieu pour l'homme (...) retrouve de nouveau son lien originnaire avec la source divine de la sagesse et de l'amour. En effet, «Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique». De même que dans l'homme-Adam ce lien avait été brisé, dans l'Homme-Christ il a été de nouveau renoué» 67 .

Dès lors, dans ce contexte théologique nouveau, le bœuf et l'âne deviennent, pour ces chrétiens, les ambassadeurs symboliques, avec les bergers, de toute la Création auprès du Christ, leur Rédempteur.

A travers cette histoire, deux faits sont à souligner. Par delà le court terme et ses vicissitudes, se dégage, dans la longue durée (XVIIe XXe), une volonté constante d'exclure l'animal, en tant que signe (modèle, symbole ...), de la religion. Ceci aboutit à un catholicisme dénaturisé, où l'acteur unique est l'homme, face à Dieu. Cette anthropocentrisme est parallèle, chronologiquement, à cette conquête du monde (scientifique, technique ...) que l'homme occidental effectue depuis le XVIIe siècle, se débarrassant, ainsi, des contingences naturelles, se détachant du reste de la Création. D'autre part, au moment où s'impose totalement ce schéma, apparaît un autre mouvement visant à l'intégration de l'animal dans l'économie du Salut, mais cette fois-ci en tant qu'être à part entière, comme «humble frère» 64 . Cette théologie de la nature, qui se veut reconnaissance de la spécificité de l'«Autour», de l'«Autre», est concomitante au développement de l'écologie. Ainsi, le discours religieux est bien fils de son temps.

Eric BARA TAY
Université Jean-Moulin, Lyon

67. *Le Rédempteur de l'homme*, Cerf, 1979, p. 65.

BIBLIOGRAPHIE

DELORT R., *Les animaux ont une histoire*, Seuil, 1984.

THOMAS K., *Dans le jardin de la nature*, Gallimard, 1985.

Le monde animal et ses représentations au Moyen-Age, Université de Toulouse-le-Mirail, 1985.

«L'animal dans l'alimentation humaine, les critères de choix»), *Anthropozoologica*, numéro spécial 1988.

Deux colloques à paraître :

Histoire et animal, Toulouse, 1987.

Animal et pratiques religieuses, les manifestations matérielles, Compiègne, 1988.